

LE XXI^e SIÈCLE PEUT-IL ÊTRE MÉTAPHYSICIEN?

par Elisabeth G. SLEDZIEWSKI

RÉSUMÉ : La métaphysique fut souvent critiquée depuis le développement du rationalisme moderne. Les postmodernes vont-ils continuer les critiques portées contre sa rigidité épistémologique, vont-ils répéter les attaques contre son totalitarisme éthique et politique? Beaucoup de philosophes contemporains le pensent. Mais ils peuvent se tromper. Notre temps a besoin d'une nouvelle définition de l'élément humain qui s'accorderait avec l'humanisme démocratique. Seule la métaphysique est capable de poser les fondations d'une philosophie des droits de l'homme, établissant l'égale dignité des personnes et des peuples en tant que sujets.

Peut-on parler de la métaphysique quand on enseigne les sciences politiques? La métaphysique est-elle même un objet pour cette discipline, qui n'a en principe rien à dire sur la question des fondements? La fonction idéologique du discours des métaphysiciens n'est-elle pas, à la rigueur, tout ce qui peut intéresser le politiste au sort de la *prima philosophia*?

Pourtant, si l'on pose que les questions construites et traitées par la philosophie avec ses outils spécifiques correspondent toujours dans notre civilisation à des questions en circulation dans la cité, revêtues ou non de leurs formulations philosophiques, alors on peut admettre que la question de l'avenir de la métaphysique interpelle le politiste, et qu'il peut la poser comme question politique, au sens le plus large qu'on s'accorde à donner à ce mot. Ce qui ne veut nullement dire qu'il faille confondre ici les registres et les instances, et négliger la spécificité de l'interrogation philosophique sur la métaphysique. Mais il est essentiel que la communauté des objets apparaisse, et que la philosophie sache que d'autres interrogations sont possibles sur l'enjeu d'une pensée du fondement. Lorsque le politiste n'est qu'un philosophe en exil, comme c'est ici le cas, il sait que ces autres interrogations doivent s'alimenter à celle de la philosophie, seule à pouvoir définir adéquatement la métaphysique. Il sait aussi qu'au lieu de défendre obstinément son territoire académique, et de frapper d'exil ou d'interdit tous ceux qui prétendaient l'ouvrir aux ques-

tions venues des autres disciplines, la philosophie française pourrait beaucoup gagner au partage.

C'est en invoquant l'esprit du temps que les penseurs de la post-modernité annoncent l'avènement enfin possible d'une conception non métaphysique du monde et l'évacuation définitive de toute philosophie du fondement.

C'est en réaction à ce même esprit du temps que d'autres prétendent au contraire sauver la métaphysique, sans qu'on puisse toujours bien démêler entre le mobile proprement philosophique et le prétexte idéologique : ce fameux sauvetage a été depuis deux siècles le cheval de bataille des antimodernistes, il peut être également celui des ennemis de la post-modernité, et donc servir cette fois encore à une croisade contre l'esprit du temps. On remarquera du reste que la métaphysique a été elle-même la première victime, ou le premier otage, de conflits idéologiques et politiques menés sur le front et avec les forces de la théorie philosophique. L'acharnement des Idéologues, pour ne prendre que ce seul exemple, à tordre le cou à la vieille métaphysique ne visait pas exclusivement à lui substituer une matrice gnoséologique, l'Idéologie, mais aussi, et indissociablement de cette ambition, à casser les derniers ressorts, à discréditer les dernières références d'une culture incompatible avec le nouvel ordre civique institué par la Révolution¹.

Notre fin de siècle, plus prompte à stigmatiser les décadences et à prôner les retours qu'à faire œuvre nouvelle, entend retentir bien des appels à la croisade contre la postmodernité, pour restaurer le Sens. Précisons seulement que cette croisade réunira, par le jeu d'une exceptionnelle coïncidence d'intérêts, chevaliers de la métaphysique et contempteurs de l'être et de l'esprit. L'émergence d'une culture postmoderne est en effet pour certains un objet de répulsion et de déni² en bien des points comparable à ce qu'a représenté l'émergence de la culture moderne, scientiste et historiciste, pour les nostalgiques d'un savoir enraciné dans l'ontologie, enté sur le Même, validé et garanti par un ordre des essences péremptoire et permanent. De fait, la mobilisation idéologique contre l'idée de post-modernité risque bien de coaliser des partis philosophiques foncièrement hétérogènes, voire contradictoires — et, précisément, des métaphysiciens

1. D'où l'infamant doublon sémantique qui fait de ces philosophes des sous-philosophes, et des Idéologues de vulgaires idéologues : car ni le pouvoir politique, ni la philosophie officielle, plus tard, ne leur ont pardonné leur zèle. Les efforts des métaphysiciens français pour faire oublier les Idéologues ont été payants, mais eux-mêmes idéologiques... avec un minuscule *i*.

2. Cf., par ex., Cornelius CASTORIADIS, *Le Monde morcelé*, Paris, Seuil, 1990, p. 13-15.

aussi bien que des antimétaphysiciens. Ce n'est donc pas à ce niveau que nous nous placerons, puisque la métaphysique s'y trouve engagée dans un combat qui n'est pas forcément le sien, qui est plus idéologique que philosophique, et surtout, qui ne peut lui valoir que des succès provisoires, puisque accidentels.

La métaphysique mérite pourtant mieux que de devoir sa survie à des arrangements tactiques, conclus au prix d'un renoncement à ce qui fait sa vitalité : à tout ce que seule elle sait dire sur les grandes questions laissées en suspens par l'humanisme contemporain. En d'autres termes, sa vitalité, sa capacité spirituelle sont ailleurs que dans ce génie de faire obstruction à l'esprit du temps, qui a si souvent été toute la politique de certains métaphysiciens.

N'est-il pas permis d'imaginer, tout au contraire, que la métaphysique conserve quelque chose d'essentiel à dire à ce temps ? Ne se peut-il même que celui-ci ait quelque chose d'essentiel à dire *more metaphysico* ? Un discours, parmi d'autres qui ont pu décliner pendant tant de siècles le projet métaphysicien. Une figure de ce projet, et non la métaphysique, comme si elle s'était constituée une fois pour toutes et close sur tel énoncé définitif. Mais, limitée et singulière, une métaphysique pour ce temps.

Il ne s'agit nullement ici de sauvetage, ni de défense d'un patrimoine en péril. Si la métaphysique a sa place dans le siècle qui s'ouvre, c'est précisément que son affirmation revêt une pertinence historique assez puissante pour pouvoir échapper à la logique de la préservation, voire de la réaction, qui s'est si souvent exercée au cœur du discours métaphysicien des deux siècles passés.

Que cette pertinence historique ne soit point encore évidente, qu'elle ait dès lors besoin d'être mise en relief, et ce à l'encontre des thèses sur l'obsolescence de la métaphysique, n'autorise aucune concession à la compulsion restauratrice et au ton apocalyptique de mise dans maint plaidoyer pour une philosophie du fondement. La plupart de ces plaidoyers s'appuyant en outre sur une dénonciation vengeresse des sciences sociales et de leur inaptitude à rendre compte de l'humain, ils tournent trop résolument le dos à la réalité de la pensée et des savoirs contemporains pour qu'une interrogation sur l'actualité de la métaphysique puisse gagner quoi que ce soit à leur contact.

Inversement, le souci de réconcilier l'esprit du temps et la métaphysique ne procède ni d'une complaisance au siècle, ni d'un laxisme philosophique qui s'accommoderait sans vergogne d'une version allégée, gadgétisée, voire parodique de la *prima philosophia*. Pas plus qu'il ne s'agit de sauver la métaphysique contre le temps présent, il ne s'agit de la plier aux exigences d'un monde sans esprit. On cherchera plutôt en quoi

un discours métaphysique est capable de poser les questions de notre temps, de déchiffrer et de formuler quelques-unes de ses attentes. En cela, le propos est plus modeste que celui des défenseurs de la métaphysique et de sa légitimité éternelle, mais aussi que celui qui en prononce l'éternelle forclusion. Il se contente d'en marquer l'opportunité.

Rien ne semble pourtant annoncer un renouveau à court ou moyen terme d'un discours dont le siècle qui s'achève n'a cessé de pronostiquer l'imminente disparition. Les motifs philosophiques d'un dépassement de la métaphysique restent parfaitement actuels, et l'exposé qu'en fait par exemple Gianni Vattimo³ porte à croire que la pensée métaphysique, encore plus qu'un vestige, constitue la figure même de l'impuissance, de l'immobilité. En ce sens, tout ce qui buterait à la fois sur une opacité des choses et sur une indisponibilité du logos ou de la capacité à rendre raison du réel, serait menacé de dérive métaphysique. La métaphysique figurerait l'illusion des synthèses impossibles : comme du temps des Idéologues, parce qu'excessive dans sa prétention à saisir des causes premières et à instituer des valeurs ultimes, mais plus encore aujourd'hui, parce qu'accrochée à un objectivisme et à un réalisme inadéquats à une culture du symbolique, du simulacre, du sens dissous.

Il n'est pas vain de revenir sur les motifs, ou plutôt sur le faisceau de motifs qu'invoquent les tenants d'une invalidation définitive du discours métaphysique, à quelque niveau d'explicitation doctrinale qu'ils puissent se situer. On peut distinguer trois registres d'invalidation.

Le premier est épistémologique. On se contentera ici de l'évoquer, eu égard à sa relative trivialité. Cette invalidation épistémologique de la métaphysique a été mise en place, on le sait, à travers la critique classique d'une connaissance des essences, comme savoir impossible et prétention exorbitante à l'administration de la vérité. Une telle critique comprend la nécessité d'une réforme des instruments et des objets de la connaissance, en vertu de laquelle le singulier et l'éphémère peuvent conquérir une dignité épistémologique que leur déniait la métaphysique. Ni une science de l'être, ni une problématique du fondement, ni une référence à des arrière-mondes normatifs ne permettent, selon ce point de vue, d'appréhender la dynamique et la diversité du réel, c'est-à-dire précisément ce qui intéresse une connaissance du monde en devenir.

On remarquera que l'incrimination de la métaphysique a évolué depuis les Idéologues : synonyme de fumeux et d'incertain, métaphysique signifie aujourd'hui rigide et saturé ; désignant autrefois la fuite en avant dans l'indécidable, l'adjectif renvoie désormais à un excès de certitude, dont la

3. Gianni VATTIMO, *La Fin de la modernité : nihilisme et herméneutique dans la culture postmoderne*, trad. franç. de Charles ALUNNI, Paris, Seuil, 1987.

modestie du savant ne peut plus s'offrir le luxe. Les deux griefs peuvent du reste cohabiter dans une méfiance communément partagée aujourd'hui à l'égard de la métaphysique, dont l'image repoussoir est à la fois celle d'un asile de l'ignorance et d'un savoir outreucidant. De même qu'il y eut une métaphysique spontanée du physicien classique, il y a une antimétaphysique spontanée du praticien moderne des sciences de la nature et de la société, qui pose toute recherche d'un fondement comme un verrou épistémologique, ou comme un euphorisant heuristique dans le meilleur des cas.

Même l'épistémologie analytique de type poppérien, qui ne semble pas vouloir la mort du métaphysicien, ne lui accorde qu'une bienveillance condescendante :

« dans le cadre d'une méthodologie nous n'avons pas à présupposer le réalisme métaphysique [...] qui ne peut nous donner qu'un certain encouragement intuitif, un certain espoir, mais aucune espèce d'assurance »⁴.

Cela ne change pas grand-chose au mouvement général d'évacuation des questions et du discours métaphysiques. Loin d'être en voie de réhabilitation épistémologique, comme l'avance Vattimo, il serait plutôt en voie de liquidation douce, la besogne la plus brutale étant en fait terminée depuis longtemps. Devant les exigences d'une science flexible, intégrant à chaque niveau de son discours sur l'objet la position du sujet connaissant, au point de dissoudre leur opposition structurelle, que faire enfin du projet de fonder la connaissance, sinon un paradis artificiel ?

Le deuxième registre d'invalidation de la métaphysique est plus strictement philosophique : il comprend essentiellement la critique de l'ontologie à travers le déploiement d'un nihilisme tous azimuts.

C'est que, pour reprendre une problématique nietzschéenne, le cadre structuré dans lequel les valeurs s'ordonnent et reçoivent leur force prescriptive s'est vidé de tout sens avec la mort de Dieu — conçue de façon emblématique comme désorientation, déstructuration de tout cadre au sein duquel des valeurs quelconques sont appelées à valoir. Il leur reste bien à valoir, mais sans l'injection préalable d'être et de sens, qui les garantit et les recommande comme quelque chose de plus que des conventions en usage. Abandonnées à leur pure instrumentalité, les valeurs doivent désormais se passer de l'étalon-or métaphysique, qui fonde, valide, autorise et, en somme, dit pourquoi la valeur vaut, au lieu de se contenter d'afficher qu'elle vaut.

4. Karl POPPER, *La Connaissance objective*, éd. et trad. de l'anglais de Jean-Jacques ROSAT, Paris, Aubier, 1991, p. 313.

Le nihilisme ne supporte justement pas ce zèle. Il condamne dans son principe, dénonce dans ses effets cette surenchère. Il prône l'évacuation de toute consistance, l'essorage universel de l'être et du sens par l'exercice d'une pression centrifuge, qui ne laisse subsister que des fonctions. Les valeurs peuvent valoir tout ce qu'on voudra, aussi longtemps qu'on le voudra : elles n'auront pas d'autre légitimité que celle que, *hic et nunc*, des déterminations extérieures à elles-mêmes consentent ou ont intérêt à leur conférer. Contre la surabondance ontologique, le nihilisme choisit la maigreur giacomettienne des étants, assumant, plus que... remplissant leur fonction, avec une efficacité opportune et longiligne qui n'a plus rien de commun avec une généreuse disponibilité.

Il ne reste plus que l'affairement du sujet. Celui-ci, véritable fonctionnaire de l'existence, car suspendu tout entier à l'activité qui le détermine, ne peut faire don de rien, ni d'être, ni de sens. Un tel sujet, vu dans une optique heideggerienne, sera considéré comme le chef-d'œuvre du nihilisme, qui place l'être sous le contrôle d'une fonction — autrement dit, qui le réduit à une performance nue et diaphane, hors de laquelle il ne saurait en propre rien valoir. On suivra ici Gianni Vattimo dans son approche du nihilisme d'acceptation nietzschéo-heideggerienne comme « absorption de la valeur d'usage par la valeur d'échange » et comme « réduction de l'être à la valeur d'échange ». Dans ce contexte, la métaphysique n'a plus rien à dire. Ni du sujet, qui n'est que ce qu'il fait, et qui fait ce que sa fonction lui donne à faire ; ni de l'être évanoui dont l'apologue du *Crépuscule des Idoles* raconte facétieusement qu'il est devenu fable, et qu'il n'était qu'une erreur.

Le troisième registre d'invalidation de la métaphysique est éthique et politique. Il prête à la démarche métaphysique une dimension de violence incompatible avec les idéaux de l'humanisme démocratique contemporain.

On se placera ici dans la perspective de la dialectique négative d'Adorno, qui assimile la métaphysique à un coup de force pour imposer le primat de l'ordre abstrait et universel aux dépens de l'expérience passagère et de la vie immédiate. C'est à Auschwitz que culmine l'esprit de système objectif, indifférent à la palpitation des existences fragiles et inessentiels qui se déploient hors des limites péremptoirement assignées au sens. L'administration jusqu'au bout de cet espace de sens, quelles qu'en soient les conséquences pour ce qui n'y a pas sa place, s'inscrit dans la logique même de la violence totalitaire dont la métaphysique occidentale est la matrice. La rationalité organisatrice peut tout et se permet tout, armée de n'importe quelle *mathesis universalis* — c'est-à-dire de tout ce qui peut en faire fonction, fût-ce une doctrine de la race, une conception géopolitique... ou une théorie de la lutte des classes, ou un plan d'évangé-

lisation. Il suffit en fait de construire un ordre pourvu de procédures d'autolégitimation suffisamment intimidantes pour verrouiller le champ du sens et prétendre fonder tout ce qu'on veut, y compris le pire. Contre cette prétention monstrueuse, qui mène droit à Auschwitz ou au Goulag, le seul humanisme viable commence par la critique de la violence métaphysique, soit, de la métaphysique comme paradigme de l'administration totalitaire du sens. Une telle démarche, qui fait servir les misères du siècle à beaucoup de choses, n'est pas sans rappeler, dans son mélange de candeur et de mauvaise foi, celle du Voltaire du *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Comme cette dernière, elle témoigne pourtant jusque dans son injustice de ce que peut être l'exaspération suscitée par l'impavide souci métaphysique, ou déterministe, de rendre principe et raison de tout, alors que l'horreur générale ferait trouver quelque chose d'humain à l'absurde, et d'encourageant à l'improvisé.

Voilà du moins de quoi prendre la mesure des préventions qu'aura à dissiper une métaphysique désireuse de se réconcilier avec l'esprit de ce temps. Il lui faudra infirmer le signalement peu flatteur que donne d'elle le nihilisme contemporain, et démontrer qu'elle n'est pas forcément prescription d'un ordre totalitaire, terrorisme du fondement, administration paranoïaque de la vérité et tyrannie du sens.

Si la postmodernité est bien ce refus massif de l'essentialisme autoritaire, cette haine de la substance adhérant aux actes, cette nausée devant les déterminations en dernière instance qui valident ou invalident à tout jamais, est-elle pour autant quitte avec la métaphysique ? En a-t-elle épuisé le génie, et n'a-t-elle pas des demandes à lui adresser ? Si la refondation est précisément si souvent à l'ordre du jour, dans les domaines les plus malmenés par les contradictions de la fin de la modernité, ceux de l'éthique et de la politique, si cette exigence refondatrice n'obéit pas à une logique régressive de restauration, alors il nous faut comprendre qu'elle a à voir avec la métaphysique. Car elle peut être l'occasion pour celle-ci de remettre en jeu, ou plus profondément encore, en question et en travail son idée du fondement.

La mort d'un sens péremptoire n'a pas laissé le champ libre à un sens tempéré et flexible, mais au désarroi du non-sens, au déni de l'être, aussi tyranniques et ravageurs que les intimidantes certitudes de l'ordre cyclopéen. Pour récompenser Ulysse d'avoir eu le courage de sortir du système, ne lui faut-il pas autre chose que la perspective, somme toute aussi sinistre, de la pure errance et de l'indifférence à ce qui n'est pas soi ? Autrement dit, le sujet squelettique qui a échappé à une certaine forme de gavage métaphysique ne mérite-t-il pas mieux que de s'abîmer dans une anorexie égoïste et identitaire ? Ne peut-il découvrir dans la relation à l'autre le fondement et le fonds inépuisable de sa présence à soi ?

C'est dans une métaphysique de l'altérité, c'est dans une réflexion sur le sujet comme être-soi-pour-l'autre, que certaines grandes problématiques éthico-politiques de notre temps peuvent trouver à se régénérer. Celles relatives aux droits de l'homme, d'une part, et à l'identité, d'autre part, sont placées au cœur des interrogations tant spéculatives que pratiques de nos contemporains. Elles posent avec une égale inquiétude la question de savoir si une définition valide du sujet humain est possible, évitant simultanément les écueils de l'autoritarisme universaliste et du laxisme relativiste — de *l'ecce homo* blanc, parlant latin, anglais, basic, et de *tout est permis*, du *c'est ton problème* ou du *moi je*. Ces interrogations ont des enjeux moraux et politiques suffisamment graves pour mériter toute la sollicitude des philosophes, et toute la bonne volonté de ceux qui ne le sont pas. Car il est temps que le pharisaïsme occidental, délaissant les certitudes ostentatoires dont il se rengorge depuis l'effondrement du bloc communiste, découvre les insuffisances et les contradictions de son propre discours. Si l'humanisme européen veut être digne de sa vocation historique, et mériter spirituellement l'hégémonie qu'il achève aujourd'hui de conquérir dans les rapports de force internationaux, il est indispensable qu'au lieu de faire la roue, ses porteurs se penchent sur les douloureuses inconséquences qui n'ont cessé de l'habiter. Seule une théorie du sujet comme être-pour-l'autre, comme construction de l'être-soi dans la perspective de l'altérité, semble en mesure de prévenir les deux dérives qui menacent l'humanisme moderne, faute d'une définition assez consistante de l'homme des droits de l'homme : ces deux dérives, l'une impérialiste, l'autre nihiliste, sont ruineuses en elles-mêmes, mais le sont aussi par les tendances de réaction aux droits de l'homme qu'elles suscitent ou ressuscitent ici et là, et qui confient au discours identitaire ou à l'exaltation spéieuse du droit à la différence le soin de remettre en cause le postulat de l'égale dignité des humains.

La démarche métaphysique du *xxi*^e siècle ne peut être ni de prescription, ni d'évasion. Le rappel à l'ordre d'un fondement normatif, la fuite vers un firmament de valeurs sûres, le mépris ou l'oubli du singulier, du relatif, ont trop desservi la cause de la métaphysique auprès de la modernité pour bénéficier aujourd'hui d'un retour de complaisance. En revanche, la conscience postmoderne ne tardera pas à savoir le prix du déni si longtemps opposé à l'idée de fondement. En plaçant cette dernière sous le signe de l'altérité et de l'historicité consubstantielles à l'humanisme contemporain, en réconciliant, donc, le fondement et le devenir, une métaphysique renouvelée peut permettre à notre temps de penser l'être de l'homme, et d'éviter toutes les tentations des anti-

humanismes. À condition de consentir à faire, dans l'être, la part de la promesse d'être, du dissipé et de l'inachevé.

Elisabeth G. SLEDZIEWSKI,
Université Robert-Schuman, Strasbourg III,
Institut d'études politiques,
47, av. de la Forêt-Noire,
67082 Strasbourg Cedex.